

Delphine Corteel, *Faire avec les déchets. Vivre et travailler dans un monde abîmé*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2024, 287 pages.

Sylvie Ayimpam

[Affiliation]

chercheuse affiliée, Institut des mondes africains ; Maison méditerranéenne des sciences humaines et sociales

[Affiliation]

Delphine Corteel livre, avec *Faire avec les déchets. Vivre et travailler dans un monde abîmé*, une enquête ethnographique dense et sensible sur un univers social rarement mis en lumière : celui du travail quotidien dans une ressourcerie francilienne. En s'intéressant aux gestes, aux relations et aux affects qui entourent la requalification d'objets destinés à l'abandon, l'autrice déplace le regard sur la question des déchets. Loin d'en faire un simple problème technique ou environnemental, elle les envisage comme un prisme pour comprendre les dynamiques sociales, économiques et politiques d'un « monde abîmé ». L'ouvrage repose sur un terrain de longue durée – une décennie d'observations et d'entretiens – mené dans une structure associative d'insertion (p. 15-16). Delphine Corteel y saisit la complexité des opérations qui transforment des rebuts en biens réutilisables : réception et tri, réparation et bricolage, fixation des prix, mise en vente, interactions avec les clients. Elle restitue également la texture relationnelle du travail : entraide entre collègues, repas partagés, moments de convivialité qui, malgré la précarité des emplois et la dureté des tâches, construisent une forme de **vie collective**.

L'ouvrage est structuré en cinq chapitres. Le premier introduit la ressourcerie comme un espace contraint par des financements publics instables et une dépendance structurelle aux dispositifs d'insertion. L'autrice montre comment la survie de l'association repose sur la débrouille, mobilisant la flexibilité des équipes, la recherche permanente de financements et des ajustements constants aux exigences administratives. Cette capacité à composer avec l'incertitude révèle l'asymétrie entre la mission environnementale et sociale assignée à la structure, et les moyens limités qui lui sont alloués. L'analyse met en évidence les logiques de précarisation du travail d'insertion et les tensions entre impératifs économiques et finalités sociales. Dans le chapitre II, Delphine Corteel se concentre sur le moment crucial de la réception des dons. Les objets sont évalués, triés et orientés vers la vente, la transformation ou l'élimination. Ce processus implique un jugement à la fois technique, esthétique et moral : distinguer ce qui vaut la peine d'être réemployé de ce qui est irrémédiablement rebut. Elle montre que ces décisions reflètent aussi des hiérarchies sociales implicites, les **travailleuses** en insertion étant plus souvent affectées aux tâches pénibles ou peu valorisées (p. 83-85). Le chapitre III explore les activités de réparation, de réassemblage et de création à partir des objets reçus. L'autrice décrit avec finesse la diversité des bricolages, depuis la remise en état discrète jusqu'à la transformation inventive qui donne une nouvelle fonction à l'objet. Ces pratiques ne relèvent pas seulement de la technique. Elles incarnent un rapport singulier aux choses où savoir-faire, créativité et sens esthétique s'entrelacent. L'ouvrage interroge ainsi la reconnaissance différenciée des compétences et la dimension politique du bricolage comme acte de résistance à l'obsolescence programmée.

Commenté [JG1]: C'est mentionné bien plus bas : la structure emploie visiblement (uniquement ?) des femmes en insertion. Il faudrait l'explicitier dès le début de l'article

Commenté [edito2R1]: Vous : Ok, je suis d'accord que cela remonte

Commenté [edito3R1]: Merci d'indiquer comment et où svp

Dans le chapitre IV, l'espace de la boutique est présenté comme une scène de mise en valeur marchande (p. 167). Les prix fixés aux objets résultent d'arbitrages complexes entre accessibilité pour une clientèle populaire, viabilité économique de la ressourcerie et reconnaissance du travail fourni. Delphine Corteel analyse les interactions avec les clients, révélant que la vente est aussi un lieu de négociation symbolique où se joue la perception de la valeur – des objets comme des travailleuses (p. 179)¹. Les tensions entre logique commerciale et mission sociale y apparaissent nettement. Le dernier chapitre aborde la vie collective de la ressourcerie : repas partagés, échanges d'astuces, humour quotidien et fêtes improvisées. Delphine Corteel met en lumière la force des liens sociaux qui se tissent dans cet environnement précaire. Loin d'une vision misérabiliste, elle souligne la capacité des travailleuses à inventer des formes de convivialité et de solidarité qui constituent un véritable support à l'activité et à la vie.

Sur le plan théorique, *Faire avec les déchets* s'inscrit à l'intersection de plusieurs champs : la sociologie du travail, l'anthropologie des objets, les études environnementales critiques ainsi que les approches féministes et du *care*. En articulant ces perspectives, l'autrice propose une grille d'analyse originale qui considère simultanément la matérialité des déchets, les dynamiques sociales qui les entourent et les rapports de pouvoir qui structurent leur gestion. Cette approche permet de dépasser les lectures strictement économiques ou environnementales pour situer le réemploi dans un espace hybride où se rencontrent enjeux sociaux, politiques et éthiques. On ne peut qu'apprécier la mobilisation conjointe de l'écoféminisme, des théories du *care* et de la pensée spinoziste de la joie. D'un point de vue méthodologique, l'ouvrage est une belle illustration de la fécondité d'une ethnographie de longue durée, menée sur plus de dix ans au sein d'une même structure. Cette temporalité étendue a permis à Delphine Corteel de saisir les transformations internes, l'évolution des relations de travail ainsi que l'impact des politiques publiques sur le quotidien des acteurs.

Au-delà de la richesse empirique de l'enquête, *Faire avec les déchets* se distingue par plusieurs apports qui en font une contribution importante aux sciences sociales. L'un de ces apports réside dans la visibilisation d'un travail quotidien largement ignoré par la recherche et par le débat public : celui des femmes en insertion au sein des structures de réemploi. L'enquête de Delphine Corteel documente avec minutie la réalité de ce travail, souvent perçu comme marginal ou secondaire, en dévoilant toute la complexité. Elle fait ainsi reconnaître l'importance de ces actrices de l'économie circulaire, dont la contribution reste souvent occultée par les discours dominants sur la transition écologique. Un deuxième apport tient à l'articulation fine entre les objets et les relations sociales que l'ouvrage met au jour. Les objets récupérés ne sont pas de simples choses mais les points d'ancrage d'un processus complexe de requalification qui engage des critères techniques, esthétiques, moraux et affectifs. L'autrice montre que ce travail d'attribution de valeur révèle, en creux, les hiérarchies sociales et culturelles qui structurent les rapports au matériel, et témoigne de l'imbrication entre la matérialité des gestes et la dimension relationnelle et symbolique des interactions.

¹ Il n'y a pas que des femmes dans la ressourcerie. Delphine Corteel choisit d'écrire au féminin parce que les femmes sont majoritaires, parmi les salariées comme parmi les bénévoles. Elle le dit explicitement dans l'introduction : « les femmes y sont majoritaires, tant en ce qui concerne les salariées que les bénévoles » (p. XXX).

Commenté [JG4]: Il n'y a que des femmes dans la ressourcerie ? Ce n'est pas clair

Commenté [edito5R4]: Ajout note ok pour vous ? Pouvez-vous indiquer la page de la citation de l'intro en note svp ?

a supprimé:

a supprimé: ,

Commenté [Edito6]: Actrices s'il n'y a que des femmes ?

Commenté [edito7R6]: Vous : J'y ai répondu plus haut: elles sont majoritaires

Commenté [edito8R6]: Justement, dois-je mettre « actrices » à la place d'acteurs ?

a mis en forme : Justifié

a mis en forme : Surlignage

L'ouvrage se distingue également par son approche politique de la joie, qui s'écarter à la fois du misérabilisme et du récit héroïque. Delphine Corteel analyse les formes de convivialité, de solidarité et de créativité qui émergent dans ces espaces de travail précaires. La joie de vivre est envisagée comme une puissance d'agir, capable de résister aux logiques marchandes et de réinventer, même à petite échelle, des manières de vivre ensemble dans un « monde abîmé ». Ce choix théorique confère à l'ouvrage une tonalité singulière qui valorise l'expérience sensible et collective comme levier de critique sociale. Enfin, *Faire avec les déchets* propose une critique incisive de la transition écologique néolibérale. L'autrice interroge l'injonction contemporaine au réemploi et à la circularité, en montrant que ces politiques délèguent la gestion matérielle et symbolique des déchets à des structures fragiles, souvent dépendantes de subventions précaires et d'emplois d'insertion.

Tout en constituant une belle contribution aux travaux en sciences sociales qui s'intéressent aux déchets, l'ouvrage laisse entrevoir certaines limites, qui tiennent moins à des lacunes qu'aux choix assumés par l'autrice, et qui ouvrent des perspectives pour de futures recherches. D'abord, le récit ethnographique, centré sur une ressourcerie spécifique, offre une immersion d'une grande richesse, mais au prix d'une représentativité nécessairement restreinte. Une mise en dialogue plus systématique avec d'autres terrains – qu'ils soient situés dans d'autres régions ou dans des contextes internationaux – aurait permis de mieux saisir la diversité des configurations organisationnelles, des publics et des modes de gestion dans le secteur du réemploi. Ensuite, le parti pris adopté privilégie fortement le point de vue des travailleuses et des interactions quotidiennes, ce qui en fait la force principale du livre. Cependant, l'articulation de ces observations avec les niveaux macroéconomiques ou institutionnels reste en arrière-plan. Une telle mise en perspective aurait permis d'inscrire plus explicitement l'analyse dans les débats sur la structuration globale de l'économie circulaire. De même, le choix d'une écriture empathique et sensible, qui constitue un parti pris assumé et cohérent avec les références au *care* et à la joie spinoziste, conduit parfois à atténuer certains conflits ou tensions structurelles. Loin de diminuer l'intérêt et la qualité de l'ouvrage, ces remarques en soulignent au contraire la fécondité, en indiquant des voies possibles pour en prolonger la réflexion.

En conclusion, *Faire avec les déchets* est un ouvrage qui enrichit la compréhension des dynamiques matérielles et sociales du réemploi, en y intégrant des dimensions souvent laissées de côté – affects, convivialité, microconflits, savoir-faire ordinaires. Il donne un exemple remarquable de recherche ethnographique capable de conjuguer rigueur analytique et engagement critique. Celles et ceux qui souhaitent penser autrement notre rapport aux objets, au travail et à l'écologie y trouveront de la matière.